Thème au programme des concours 2010
LA VIE

Comme vous le savez, le thème des classes préparatoires économiques et commerciales est cette année 2009-2010 « La Vie ». Comme l'indique l'arrêté du 11-06-2009 du Bulletin officiel :

Article 1 - Durant l'année scolaire 2009-2010, le programme de culture générale des classes préparatoires économiques et commerciales, options scientifique, économique et technologique, porte en seconde année sur l'étude du thème suivant : « La vie ».

I. Présentation du thème

La vie est un thème particulièrement large, mais c'est aussi un thème particulièrement stimulant. On peut certes l'aborder selon de multiples perspectives, qui vont de la biologie (la connaissance du vivant), jusqu'à des problématiques plus existentielles : qu'est-ce qu'une vie réussie? La vie a-t-elle, oui ou non, un sens, etc. ? Comme le disait Claudel, dans une question un peu provocante : **« Est-ce que le but de la vie est de vivre ? »** (*L'annonce faite à Marie*). La vie, ce n'est pas tout à fait la même chose que *les raisons de vivre*, les motifs qui donnent à une existence sa saveur et sa valeur. Mais la vie, ce n'est pas non plus *les causes de la vie*, toute cette structure corporelle et biologique qui porte chaque existence « dans la vie », dans l'être. La vie ne se résume pas à la réalité biologique des corps, car nous sentons bien qu'un homme qui « vit », mais de manière physiquement ou psychiquement diminuée, ne vit pas vraiment, mais ne fait en réalité que survivre. La vie, ce n'est pas la survie (la simple persévérance dans l'être, la préservation des conditions biologiques de la vie), et ce n'est pas non plus uniquement l'existence accomplie, riche de sens, la vie dans sa plénitude, la vie « avec un grand V ». Et pourtant, c'est bien aussi cette « vie » pleine, réussie, comblée que chaque vivant semble rechercher par sa vie même. Nous sommes des vivants qui cherchons la vie, et peut-être que, pour beaucoup d'entre nous, comme l'écrivait superbement Rimbaud dans *Une saison en enfer* : **« la vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde ».**

Il est assez paradoxal de voir le même terme désigner à la fois les formes diminuées de l'existence (la « survie ») et ses formes les plus riches (le sentiment d'être pleinement vivants, pleinement nous-mêmes, pleinement au monde…). Ne

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

La vie

dit-on pas de certains êtres particulièrement enjoués ou heureux, qu'ils sont plus vivants que d'autres ? Il est assez paradoxal, de même, de voir bien souvent ce vivant particulier qu'est l'homme (le seul vivant qui sache peut-être qu'il est mortel), qui participe pourtant de la vie par toutes les fibres de son être, rechercher la vie même, comme si la vie même lui manquait essentiellement, alors qu'elle constitue, tant qu'il est vivant, son essence. Comme le dit Proust, **« nous ne savons jamais si nous ne sommes pas en train de manquer notre vie »**. Comment pourrait-on manquer ce que nous sommes et qui nous porte dans l'être ? Il est enfin singulier de voir un être qui est vivant, avant d'être pensant, qui a donc un contact avec la vie plus intime qu'avec n'importe quelle autre réalité, être comme déconcerté devant l'énigme même du vivant. Ce qui devrait lui-être le plus familier, ce dans quoi il baigne –la vie- est bien souvent, pour ce vivant pensant qu'est l'homme, cet animal (*zoon* : vivant) doué de raison (Aristote), le plus difficile à cerner.

L'étude de la vie est en effet un problème particulier dans le cadre de la science, parce que l'étude du vivant est à la croisée de la vie et de la mort, de la médecine et de la poésie, de multiples enjeux sociaux et de multiples enjeux scientifiques. La vie que j'étudie est *en moi*, aussi bien que dans l'organisme extérieur. La vie me « touche » comme aucun autre objet d'étude, et ceci explique qu'en biologie, plus qu'ailleurs, le regard scientifique a (eu) du mal à être « objectif », à prendre ses « distances ». Comme le rappelle Denis Huisman, le mot de biologie apparaît et ne s'impose seulement qu'au début du XIXe siècle (exemplairement dans l'œuvre de Lamark). Pendant longtemps, les données biologiques étaient utilisés comme *principes d'explication*, et non pas comme *objets d'étude***.** C'est par ce qu'il croyait connaître de la vie, dans la fausse évidence de l'expérience commune, que l'homme a souvent expliqué la matière. Ainsi l'alchimiste Paracelse expliquait-il à la Renaissance que la rouille et le vert-de-gris étaient « les excréments des métaux » qui « mangent et boivent plus que de raison dans le sein de la terre »… Il y a entre l'objet d'étude (le vivant) et le sujet savant (un vivant) une sorte d'implication réciproque, de « collusion », qui permet de comprendre qu'il y a eu dans l'histoire naturelle et la biologie la projection de nombreux fantasmes sur l'ordre juste de la nature ou la perfection des espèces. Il a fallu et il faut à la biologie se déprendre de nombreux « obstacles épistémologiques », comme le disait Bachelard : parce que je crois savoir parfaitement ce qu'est la vie, moi qui suis vivant, j'ai peut-être plus de mal à l'étudier et à reconnaître mon ignorance. Parce que je crois savoir, j'ai peut-être plus de mal à faire l'effort de savoir, et je confonds croyance et connaissance…Ceci explique *aussi* que la biologie, plus qu'aucune autre science peut-être, a été contaminée par des enjeux idéologiques ou politiques, et que les thèses biologiques ont pu influencer des thèses politiques, et réciproquement. Certains historiens, exemplairement Michel Foucault

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

ou André Pichot, ont pu ainsi montrer comment l'histoire de la biologie avait croisé celle des pouvoirs. Il suffit de mentionner ici combien certaines lectures « darwiniennes » de la société, par les avantages sélectifs, ont pu nourrir tous les racismes dans les années 30. Mais les formes du « bio-pouvoir », si rémanentes dans notre culture moderne, sont aussi parfois plus subtiles.

Certes, la vie, c'est à la fois la *bio-logie* (les conditions matérielles de la vie et de la survie) et la *bio-graphie* (la construction d'une existence et d'une identité) : de la recherche sur l'amibe ou sur l'organisme monocellulaire le plus simple, étudié sous un microscope électronique, à la narration et à l'interprétation de sa propre existence par un récit qui lui donne sens et la fixe, comme les *Mémoires d'Outre-tombe* de Chateaubriand, il en va toujours d'une interrogation sur les formes plus ou moins complexes que prend la vie. En nous, la vie se manifeste ultimement, disait Aristote, sous la figure de la pensée : parce ce que nous sommes des *vivants* (*zoa*) doué de *logos*, de raison, la forme la plus excellente, que prend la vie en nous, c'est l'exercice vivant de la raison. Aristote pensait ainsi que la vie divine (Dieu était pour lui un puissant *zoon*, le *vivant* par excellence) ne pouvait être qu'une vie de pensée, comme si la pensée était la forme supérieure de la vie. La vie est ainsi à la fois à la base et au sommet de toute existence, car tout vivant vit, mais la plénitude de la vie semble couronner de manière très exceptionnelle l'effort de certains vivants. Et entre la survie et la vie réussie, la vie comblée, qui a atteint sa forme supérieure et lumineuse, il y a encore la vie qui nous porte dans l'être et l'effort que nous faisons tous pour ne pas « rater notre vie ».

Car, premièrement, qu'y a-t-il de plus simple que vivre ?
Il semble qu'il suffise simplement de se laisser porter dans l'être, de se laisser aller… Pour un philosophe français contemporain comme Michel Henry, la vie est ce qui définit et porte le sujet absolument, avant toute autre relation. Ce qu'il y a en nous d'irreprésentable, c'est « *la venue inlassable* » à soi-même de la vie en nous, cette « *pulsion de l'être* » où la vie fait l'expérience de soi jusqu'à son propre fond. La vie c'est ce que nous sentons en nous, et que nous ne pourrions sentir si nous n'étions vivants : nous ne pouvons objectiver la vie (par exemple dans la biologie), que parce que nous sommes *d'abord* vivants, et cette épreuve subjective de nous-mêmes permet d'établir toute relation (objective) au monde ; c'est cette épreuve subjective de la vie qui est la condition de possibilité et le point d'appui de toute objectivité. Nous ne pouvons « voir » la vie, puisqu'il faut être « vivant » pour voir, et qu'un œil ne se voit pas en tant que sujet voyant, ou vivant, mais parfois, dans un miroir et de manière toujours décevante, en tant qu'œil vu,

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

ou vécu dans cette image reflétée…La vie est donc, dans la « nuit » de notre intériorité, là où nous ne pouvons par principe amener la lumière, ce qu' il y a de plus profond en nous. Personne ne peut souffrir à ma place, personne ne peut jouir à ma place…A la limite, penser la vie dans sa radicalité conduit peut-être à montrer qu'une science au sens strict de la vie est impossible, sauf à *objectiver* ce que je vis éminemment comme un *sujet*, ce qui fait de moi un sujet…Entre la vie telle que je la pense (*bios*, ou la vie avec les choses que j'y ai vécues, *les bebiomena*), comme un objet devant moi, et la vie telle que je la vis (en tant que *zoon, ou que vivant*), il y a peut-être un abîme que la pensée ne peut totalement franchir. On soulignera ici combien la littérature est peut-être seule capable de décrire jusqu'au bout comment la vie se déploie en nous, dans le quotidien le plus banal, mais précisément vécu comme le miracle de l'existence, de la pensée, de la présence « vivante » et fragile des choses et des êtres.

Mais, secondement, ce qui m'est donné comme l'intimité la plus intime de ce que je suis, semble aussi paradoxalement un continuel effort pour résister à la pente qui entraîne chaque vivant vers la mort.
On pourrait multiplier les auteurs qui n'ont pu comprendre la vie que dans cet éclairage étrange de la mort, qui donne à la vie sa gravité propre. Comme l'écrivait Ponge, **« c'est par sa mort parfois qu'un homme montre qu'il était digne de vivre »** (*Note sur les otages*). Ce n'est parfois qu'à l'approche de la mort, celle des autres ou la mienne, que je comprends ce qu'est la vie, et sa vraie valeur. C'est peut-être dans l'horizon de la mort, que la vie prend authentiquement sens, que la vie semble réellement « vécue » (comme si, paradoxalement, la vie pouvait ne pas avoir encore été « vécue »).… Et d'ailleurs, plus largement, c'est bien en opposition à la mort que l'homme comprend souvent, même d'un point de vue scientifique, la vie. Le grand médecin Bichat n'a-t-il pas proposé de la vie une définition célèbre : **« la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort »** (*Recherches physiologiques sur la vie et la mort, 1800*) ? Semblablement, dans un célèbre ouvrage des années 30 *Qu'est-ce que la vie ?*, le grand physicien Schroedinger la définissait encore comme cette capacité à lutter contre l'entropie, cette pente qui pousse tout système vers une forme toujours plus accentuée de désordre. La vie n'est-elle pas en effet cette étrange faculté de refaire *de l'ordre avec du désordre*, en puisant de l'énergie dans le milieu environnant (sous forme de nourriture, par exemple) ? De lutter contre cette tendance au désordre et à l'inertie qui caractérise tout système physique (à la différence de l'organisme ou du système vivant, qui remonte en quelque sorte la pente que la « matière » descend) ? **« La vie, c'est une victoire qui dure »** (Roger Martin du Gard). Mais si la vie se pense en rapport à la mort, la mort n'est pas beaucoup plus facile à

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

définir. La mort est un problème philosophique pour le moins complexe et, au niveau même de la vie sociale, la définition de la mort n'est pas claire. Il y a là des enjeux de *bio-éthique* fondamentaux où la science croise les croyances religieuses et la réflexion philosophique sur la définition même du vivant, son origine et sa fin. Il y a là aussi la question de la frontière qui sépare le niveau proprement « physique » (la « matière » moléculaire qu'étudie la physicien ou le chimiste) et le niveau organique du vivant (le gêne, et sa structure moléculaire, qu'étudie le biologiste et le bio-chimiste…).

Troisièmement : non seulement la vie ne va pas de soi (elle apparaît comme un effort pour résister à la mort), mais il semble qu'il faille continuellement, et paradoxalement, apprendre à vivre.

« Mon métier et mon art, c'est vivre", disait Montaigne. Comment comprendre une affirmation si paradoxale ? Comment *instrumentaliser* ce qui fait la matière même de notre expérience, et en faire un « art » ? Il est vrai que l'homme ne cherche pas tant, en cherchant une vie heureuse, ce qu'est le bonheur, mais la manière même de l'atteindre, c'est-à-dire des règles de vie, qui ne sont pas simplement des règles techniques ou théoriques à appliquer, mais l'invention singulière, devant l'existence et ses difficultés, de réponses adéquates (non pas profiter de la vie mais *comment* profiter de la vie..). D'un côté, la vie est certes cette « venue inlassable » de l'existence en moi, ce qu'il y a de plus intérieur et de plus intime, et d'un autre côté elle semble donc aussi se caractériser par *une juste adaptation aux circonstances extérieures*, adaptation qui n'est jamais gagnée (comme une réaction rigide à un obstacle), mais qui suppose une forme d'art, d'inventivité, d'intelligence souple devant le monde. Tout vivant vit dans un milieu auquel il ne se contente pas de répondre *mécaniquement*, mais auquel il doit constamment *s'adapter*, s'il veut d'abord survivre et, ensuite, bien vivre. C'est cette capacité d'adaptation (voire d' « évolution » s'il s'agit de l'espèce) qui caractérise la notion même de « vitalité », l'énergie que met le vivant à ne pas se laisser totalement déterminer, « dépasser », par son milieu, tout en le prenant en compte et en s'y intégrant. C'est à cette « force de vie », qui distingue apparemment les organismes des choses inertes, que les anciens médecins vitalistes étaient sensibles, de manière sans doute excessive ; mais c'est peut-être aussi cette « **vitalité** » qui interdit de considérer l'organisme comme une simple machine.

Précisément : Le vivant n'est peut-être pas *une chose comme une autre*. Comme le faisait remarquer Kant, le vivant, par rapport à la machine, a quelques propriétés remarquables. Premièrement*, il se répare.* Secondement, *il se reproduit* Troisièmement, *le vivant se développe.* Ce qu'un vivant peut faire, une montre ne le fera jamais. Comme le dit Kant dans un texte célèbre de *La critique de la faculté*

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

La vie

de juger (1790) : « **Dans une montre une partie est l'instrument du mouvement des autres, mais un rouage n'est pas la cause efficiente de la production d'un autre rouage ; certes une partie existe pour une autre, mais ce n'est pas par cette autre partie qu'elle existe (…) C'est pourquoi aussi dans une montre un rouage ne peut en produire un autre et encore moins une montre d'autres montres, en sorte qu'à cet effet elle utiliserait (elle organiserait) d'autres matières ; c'est pourquoi elle ne remplace pas d'elle-même les parties, qui lui ont été ôtées, ni ne corrige leurs défauts dans la première formation par l'intervention des autres parties, ou se répare elle-même, lorsqu'elle est déréglée : or tout cela nous pouvons en revanche l'attendre de la nature organisée. Ainsi un être organisé n'est pas simplement machine, car la machine possède uniquement une force motrice ; mais l'être organisé possède en soi une force formatrice qu'il communique aux matériaux, qui ne la possèdent pas (il les organise) : il s'agit ainsi d'une force formatrice qui se propage et qui ne peut pas être expliquée par la seule faculté de mouvoir (le mécanisme). »**

Evidemment, cette force avec laquelle l'organisme, comme projet global, comme système agissant et réagissant globalement à son milieu, pouvant enfin se régénérer avec une certaine autonomie, se présente à nous, a quelque chose de mystérieux. Il n'est pas étonnant que la vie nourrisse toutes les mystiques, et que les grandes religions nous promettent presque toutes « la vraie vie », cette vie qui remporterait peut-être une victoire décisive et définitive sur toutes les puissances de mort, sur toutes les pesanteurs, les fixations, les inerties, les rigidités mécaniques de nos « vies ». **« Je suis le chemin, la vérité et la vie »** affirme ainsi le Christ dans *l'Evangile de Jean* (14,6). Et sans doute est-ce la grandeur de la science de vouloir reculer ce « mystère », d'explorer et trouver la « logique du vivant », pour reprendre le titre du célèbre ouvrage de François Jacob. La génétique apporte ici une lumière indispensable, et il y a une histoire de la biologie qui est aussi l'histoire des grandes découvertes de l'esprit humain, comme des grands progrès de la médecine. Mais *la vie n'est pas le vivant.* Le vivant est un objet d'étude, alors que la vie est ce qui nous porte dans l'existence même. Ce n'est pas la propriété d'une chose, mais la possibilité d'un sujet qui sent, aime, souffre, pense et meurt.

On peut, à la rigueur, multiplier les approches et, à la limite, toute question philosophique, toute question humaine, concerne de près ou de loin la vie. La vie est à la fois la base, le sommet, le milieu de notre existence, sa condition de possibilité et sa récompense éventuelle, le signe de l'effort que nous faisons pour être (le ressort de toute activité), et ce qu'il y a de plus passivement vécu en nous (la possibilité de souffrir, et aussi la possibilité de mourir). Elle est peut-être

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

ultimement la capacité d'un être à surmonter la mort, non pas tant une puissance de résistance et de construction, que de « résurrection ». Ne voyons là d'ailleurs aucune thématique spécifiquement religieuse : cette puissance de résurrection, cette « victoire sur la mort », provisoire, continuelle et toujours à reprendre, ou au contraire définitive, est exemplairement présente dans l'art et la littérature. Qu'ont souvent prétendu les écrivains, sinon préserver pour un temps l'essence des réalités qui passent, leur donner une forme plus stable ou une vie éternelle (une certaine « gloire ») ? Comme le dit Proust, dans un texte particulièrement célèbre :

> **« La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature. Cette vie qui en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste. Mais ils ne la voient pas parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir. Et ainsi leur passé est encombré d'innombrables clichés qui restent inutiles parce que l'intelligence ne les a pas «développés». »**

La vraie vie, c'est la vie qui a trouvé sa forme (plus ou moins lumineuse) et qui peut, par cela même, triompher du temps. Ce sont les artistes qui savent, mieux que nous, donner forme plus claire à cette vie qui nous est à tous donnée. Mais cette forme stable, et désormais figée, n'est-elle pas elle-même une autre forme de mort ?

II. Annonce des fiches de l'année

On aura donc compris que, devant la vie, les paradoxes se multiplient, les vrais paradoxes, mais aussi les faux problèmes, qui viennent d'un manque de clarification et de rigueur conceptuelle. Pour faciliter ce travail de clarification et de conceptualisation, nous vous proposerons cette année les fiches suivantes :

1. **Le vivant, le vécu, la vie**
2. **L'organisme, le mécanisme**
3. **La sensibilité, l 'affectivité**
4. **La vie, l'existence**
5. **Le monstre**
6. **l'eugénisme**
7. **le vitalisme**
8. **le Biopouvoir**
9. **La Bioéthique**
10. **La mort**

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

III. Bibliographie

Afin de faciliter la lecture de ces fiches et pour que vous puissiez réfléchir sur les grands enjeux qui caractérisent les thèmes de l'année, il nous semblerait judicieux que vous puissiez consulter (éventuellement en bibliothèque, pour les livres épuisés) les textes suivant :

III.1. Les Grands « Classiques » sur le problème philosophique de la vie

Il existe un certain nombre de grands « classiques » philosophiques et littéraires :

3.1.1. **Aristote**, *Traité de l'âme* et *Parties des Animaux.* Attention : la lecture de ces textes est fascinante pour cerner la notion de vie, mais elle reste, sans commentaire précis, un peu difficile et peut être même « contre-productive » dans la perspective du concours. Mieux vaut se reporter à la présentation que fait A. Pichot dans *l'Histoire de la notion de vie* des thèses aristotéliciennes (voir la suite de la bibliographie)…En revanche, vous pourriez jeter un œil sur certains textes du corpus « hippocratique » (rapport vie/médecine) dans *Hippocrate, l'art de la médecine* (Garnier Flammarion) ou *Connaître, soigner, aimer, Le serment et autres textes*, traduits par Jean Salem, Seuil.
3.1.2. On se reportera avec profit aux textes essentiels de **Descartes** sur le « mécanisme » du corps humain (*Traité de l'homme* et 5ème partie du *Discours de la Méthode*), ainsi qu'aux passages présentant sa thèse des animaux-machines (*Correspondances*, par exemple « lettre au Marquis de Newcastle du 16 Nov. 1646)).Ces textes, là encore, comme ceux d'Aristote, sont primordiaux, mais ils ont besoin d'être éclairés dans leurs complexité et leurs enjeux. L'exposé de A. Pichot est très efficace sur le mécanisme cartésien (voir la suite de la bibliographie).

3.1.3. En revanche, vous pourriez regarder *L'Homme-machine* (1747) de (Offray de) **La Mettrie** en Folio-Essais, pour voir la thèse du mécanisme appliquée dans toute sa radicalité à l'homme.

3.1.4. **Diderot**, *Le rêve de D'Alembert* (1769), Garnier Flammarion. Vision stimulante et « enlevée » du rapport entre la matière et la vie.

3.1.5. **Kant**, *Critique de la faculté de juger* (1790). Toute la seconde partie est consacrée à penser la spécificité du vivant comme être finalisé…Capital et stimulant, quoique difficile.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

3.1.6. **Darwin**, *L'Origine des espèces par le moyen de la sélection naturelle, ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie* (1859), Garnier Flammarion. La lecture est fascinante, mais un peu longue… Mieux vaut là encore avoir une idée du darwinisme et du néo-darwinisme, comme *Darwin et le darwinisme* de Patrick Tort. Là encore, pour s'informer sur Buffon, Lamarck ou Darwin, nous renvoyons à *l'Histoire de la notion de vie*, de A. Pichot.

3.1.7. **Claude Bernard**, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, 1865, Champs-Flammarion. N'oubliez pas que Zola a été profondément influencé par la pratique de Claude Bernard, dans sa méthode même de romancier (*le Roman expérimental,* GF), et qu'il y a dans l'œuvre même de Zola une réflexion sur le rôle de l'hérédité, exemplairement dans le dernier ouvrage des Rougon-Macquart : *le Docteur Pascal*, GF (voir la suite de la bibliographie)

3.1.8. **Bergson**, *L'évolution créatrice* (1907), PUF-Quadrige. Une réflexion stimulante sur l'évolution. Un texte capital. Mais on pourra aussi lire avec profit un texte beaucoup plus court, *Le rire* (1899) PUF-Quadrige, qui met savamment en opposition « le mécanique » et le « vivant », afin de comprendre le ressort du comique. Dans la perspective d'un concours, une lecture très efficace…

III.2. Sur la connaissance du vivant (qui, rappelons-le, n'est pas la vie…):

Vous pourriez consulter en priorité

3.2.1. Les livres de **André Pichot** :
-Histoire de la notion de vie, éd. Gallimard, coll. TEL, 1993. Exhaustif (et donc long), mais remarquablement clair sur l'histoire de la biologie. A consulter en bibliothèque. *Une manière efficace de comprendre les enjeux de la notion de vie d'Aristote à Darwin…*
-L'Eugénisme, ou les généticiens saisis par la philanthropie, éd. Hatier, coll. Optiques, 1995. Un essai bref sur les enjeux de l'eugénisme… A consulter en bibliothèque.
-La Société pure : de Darwin à Hitler, éd. Flammarion, 2000 (coll. Champ, 2001). Un essai brillant, et complet (donc long…) sur l'eugénisme.

3.2.2. Les livres de **Georges Canguilhem**
-Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique (1943); réédité sous le titre Le Normal et le Pathologique, augmenté de Nouvelles

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Réflexions concernant le normal et le pathologique (1966), 9e réed. PUF/Quadrige, Paris, 2005. Fascinant, mais difficile.
-« Vie » et « Régulation » articles de l'*Encyclopaedia Universalis* (1974), 2e éd., Paris, 1989. Une lecture assez « facile » et rapide…
-La Connaissance de la vie (1952), réédition revue et augmentée Vrin, 1992. Un recueil d'articles qui montrent, pour les plus courageux, les problèmes posés par la biologie et qui peut donner quelques éléments de culture « scientifique ».
-Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie (1977), 4e tirage de la 2e éd. augmentée, Vrin, Paris, 2000. Un recueil d'articles qui montrent les problèmes, non seulement épistémologiques mais humains, posés par la biologie….

3.2.3. Le livre de **Merleau-Ponty** :
-La structure du comportement (1942), P.U.F-Quadrige. Un texte très stimulant sur le rapport d'un organisme à son milieu. Un chef d'œuvre pour comprendre la notion de vitalité, qui s'inspire de la *Structure de l'organisme* (1934) de K. Goldstein et qui n'est pas sans évoquer, par ses thèses, le *Normal et le pathologique* de Canguilhem (1943).
3.2.4. Le livre de **Erwin Schrödinger**
-Qu'est-ce que la vie ? De la physique à la biologie (1946). Points-Seuil. Un texte stimulant, et bref, sur le rapport de la vie et de l'entropie, et sur la différence entre les objets de la physique et ceux de la biologie.

3.2.5. Le livre de **Jacques Monod**
--*Le Hasard et la Nécessité: Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*. Paris, Le Seuil (1970). Un grand classique pour comprendre les enjeux de la génétique…

3.2.6. Les livres de **François Jacob** :
-La Logique du vivant, une histoire de l'hérédité, aux éditions Gallimard. L'autre grand classique pour comprendre les enjeux de la génétique (1970)…
-La Souris, la Mouche et l'Homme, éditions Odile Jacob (1997). Un livre très stimulant qui mêle des aperçus sur la compréhension du vivant et le rapport entre le savant et la vie animale…
3.2.7. Le livre de **Paul-Antoine Miquel**
Qu'est-ce que la vie ? « Chemins philosophiques », Vrin, 2006. Un texte difficile mais fascinant pour comprendre la complexité de la notion de gêne et mieux cerner la frontière entre « matière inerte » et « matière organique », « cristaux » et « gênes ».
3.2.8. Le livre de **Dominique Lecourt**

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

-Lyssenko, histoire réelle d'une science "prolétarienne", Paris, Maspéro, 1976 (préf. de Louis Althusser) (Réed. PUF, coll. Quadrige, 1995). Un exposé très clair sur les dérives « idéologiques » de la biologie…

3.2.9. Le livre de **Bruno Latour**
-*Pasteur : guerre et paix des microbes* **(**1984), La découverte. Le livre montre les interactions de la recherche en biologie et des logiques sociales. B. Latour a beaucoup réfléchi sur les interactions entre les pratiques sociales et les « découvertes scientifiques » (Cf. *La vie de laboratoire, la production des faits scientifiques*, 1988). La science de la vie est « faite » par des savants « vivants » qui ont une vie sociale, et la « vie de laboratoire » s'inscrit aussi dans cette vie sociale…

Cette bibliographie, déjà fort longue, n'est pas exhaustive… Elle permet simplement de se situer parmi des ouvrages importants de l'histoire de la biologie, qui est si complexe et si étroitement liée à des enjeux sociaux. C'est Michel Foucault, dans *Les Mots et les Choses (Une archéologie des sciences humaines*, 1966) et *Naissance de la clinique (Une archéologie du regard médical*, 1963) qui a été l'un des premiers à montrer comment la biologie et la médecine pouvaient étroitement recouper des logiques de pouvoir…La connaissance du vivant est étroitement articulée à l'action possible sur celui-ci…Mais attention : le vivant n'est pas la vie, et il ne faudrait pas se perdre dans une réflexion sur la science « biologique ».

III.3. Ouvrages philosophiques plus particuliers sur la notion de vie

Nous vous conseillons de plonger un œil dans les œuvres de Michel Henry. Comme ses œuvres sont parfois difficiles, vous pouvez lire avec profit *La Barbarie*, qui est une réflexion philosophiques sur les rapports entre la vie et la culture, et pour les plus courageux *La généalogie de la psychanalyse*.
Toute la pensée de Henry, sa réflexion sur l'art (*Sur Kandinsky*), sur la politique (*Marx : une philosophie de la réalité, une philosophie de l'économie*), sur la religion (*C'est moi la vérité*) est une grande réflexion sur la notion même de « vie » comme réalité dernière, cela même qui nous porte dans l'existence et nous donne au monde. Mais attention : la pensée de M. Henry est complexe et vous risqueriez de vous y perdre…
Mieux vaut, en conséquence, bien maîtriser un ouvrage plus simple comme *La Barbarie,* qui décrit ces processus par lesquels les hommes se détournent de la vie réelle, et donc se détournent également d'eux-mêmes.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

III.4. Ouvrages plus particuliers sur la notion d'autobiographie (la vie telle qu'elle est racontée, fixée et parfois réinventée).

Comme la vie, c'est aussi *la vie racontée* par la littérature, « ma vie » en tant qu'exposée sous le regard des autres et qui prend « sens », vous pouvez (pour les plus courageux…) regarder quelques chapitres (sur Rousseau ou Sartre, par exemple) dans le *Pacte Autobiographique* de Philippe Lejeune (1975), Points-Seuil. Il ne s'agirait pas de tout lire (même pour les plus courageux !), mais un chapitre (comme par exemple celui sur « La lecture d'un aveu de Rousseau » ou sur « L'ordre du récit dans les *Mots* de Sartre »).
Evidemment, il faudrait avoir à votre disposition, dans une dissertation, le récit d'une « vie », reconstruite, fixée, interrogée. Pourquoi pas les *Mots* de Sartre ?

III.5. Ouvrages littéraires en rapport avec les sciences de la vie

Il faudrait aussi avoir « sous la main » des œuvres qui pussent permettre de disserter sur les mystères (scientifiques) de la vie, ou sur les éventuelles ambitions démesurées de la science à maîtriser et à comprendre la vie. On pensera ici à :
-Mary Shelley, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, 1818 (Folio). L'homme a-t-il le droit de donner la vie ? L'homme, en créant la vie, peut-il créer autre chose qu'un « monstre », une « vie ratée » ? Si vous voulez méditer sur la différence entre « la vie » et la simple « machine », vous pouvez aussi lire *l'Eve Future* (1886, en GF) de Villiers de L'Isle-Adam, où un savant (Edison) fabrique une machine si précise et si complexe, que cette machine a « *tout* » d'une vraie femme, et que son amant s'y trompe…
-Zola, *Le Docteur Pascal.* Dans ce dernier volume des Rougon-Macquart, Zola se pose la question de l'hérédité, du poids de la « vie ». La vie est certes une puissance de résurrection, une force tellurique et cosmique qui donne à toute chose l'être et la beauté, et cette vie triomphe dans la nature qui se régénère, dans le printemps qui chaque année revient ; mais la vie biologique porte aussi en elle un héritage plus sombre, un e part d'ombre et de mort, qu'on ne peut facilement neutraliser ou ignorer.

III.6. Ouvrages littéraires sur le rapport de la vie et de la mort

Un grand nombre d'ouvrages parlent évidemment du rapport à la mort, et sous des aspects bien différents. On pourra penser ici à :
- *Albertine disparue* de Proust (notamment le chapitre 1). C'est dans cette œuvre qu'est rapportée la mort d'Albertine, qu' aimait profondément et jalousement le

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

narrateur, et le difficile *travail de deuil*, reprise de la vie et intégration de la mort, qui s'ensuit. Mais on pensera surtout à :

-*La mort d'Ivan Ilitch* (1886) suivi de *Maître et serviteur* (1895) et précédé de *Trois morts (1859)*, Folio. L'intérêt de *La mort d'Ivan Ilitch* est, entre autres choses, de montrer combien l'annonce de la mort modifie le quotidien de la vie. En revanche, *Maître et serviteur* est une réflexion profonde sur la vie comme don, et comme puissance bien supérieure à tous nos égoïsmes, à toutes nos « puissances de mort ».

Pour les plus courageux, on pourra aussi penser à un livre d'histoire, qui est un grand classique du 20e siècle : Philippe Ariès, *L'Homme devant la mort*, Seuil, 1977.

Pour les plus courageux, toujours, on peut également se référer à Edgar Morin, *L'Homme et la mort* (1951), Le Seuil .

III.7. Ouvrage sur la banalité ou le caractère au contraire déconcertant de la vie. Réussir, ou non, sa vie…

Evidemment enfin, il faudrait disposer d'un ouvrage qui parlât de tout ce qui se passe dans « une vie », des ambitions, des illusions, des échecs, en somme de la vie « rêvée » et de la vie « ratée » d'un homme et d'une femme. On peut penser ici à *Don Quichotte* de Cervantès (mais c'est un peu long…), aux « romans picaresques » espagnols ou aux « romans de formation » allemands, tel *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (*Wilhelm Meisters Lehrjahre*) (1796) de Goethe. Mais là encore, c'est un peu long, car la vie a ses longueurs, et qu'apprendre à vivre demande parfois plusieurs tomes ! C'est d'ailleurs un beau sujet de réflexion, que le temps de la vie, même « contracté » et abusivement résumé dans l'œuvre, ne soit peut-être pas toujours le temps du lecteur, soumis à ses propres « urgences » vitales.

On pourra dès lors, plus raisonnablement, penser à *La Vie* de Maupassant, qui raconte le quotidien potentiellement banal et décevant de toute existence humaine qui s'est un peu trop illusionnée sur l'amour et les vertus humaines. Mais mieux vaudrait sans doute aller au modèle de Maupassant, et lire (ou relire) *Madame Bovary*…Après tout, le roman de Gustave Flaubert raconte bien « la vie » d'une femme qui se suicide, pour avoir placé trop d'espoirs dans la vie elle-même, et pour avoir voulu « vivre sa vie ».

Par ailleurs, il y a chez Flaubert, comme le soulignait Thibaudet dans son *Flaubert*, un sens de la description « à fleur de peau », « à fleur de vie », la capacité de transcrire les petites émotions, les petites sensations, les petits « riens » qui font le tout de l'existence, ces petites choses que personne ne remarquent, et qui

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

marquent pourtant de manière décisive les êtres. Madame Bovary permettrait de disposer d'une œuvre qui donne, en deçà de la « vie sociale », mais aussi en prolongement des logiques les plus grossières de l'arrivisme ou des conventions, tout ce riche « vécu » où se jouent pour certains le bonheur et le malheur. Il faudrait en tous cas avoir une œuvre qui décrive la « vie » de la conscience « au plus près », avant qu'elle ne soit « réfléchie », avant même qu'elle ne soit devenue pleinement consciente, qui nous fasse vivre de « l'intérieur » l'intimité du héros, cette intimité qui lui échappe presque, tant la vie de la conscience est labile, fuyante, nuancée. Et même si Madame Bovary est *presque* **« un livre sur rien »** (car que nous importe cette vie ratée, sans intérêt ni influence ?), on y retrouve beaucoup de ces choses *presque* insensibles qui donne à la vie sa couleur ou sa tonalité propre.

S'il fallait enfin ne conserver de cette bibliographie que l'essentiel, peut-être faudrait-il absolument regarder *l'Histoire de la notion de vie* de Pichot, avec son petit libre sur *l'eugénisme*. Il faudrait méditer *La vie d'Ivan Ilitch de Tolstoï*, et ne pas oublier les leçons de Madame Bovary. Il faudrait enfin saisir la vie comme cette réalité insaisissable, absolument simple, qui nous pousse dans l'existence, soit en réfléchissant avec Michel Henry sur la *Barbarie*, soit plus naïvement, en réfléchissant sur nous-mêmes, car il n'y a rien en nous de plus intime, ni de plus profond, ni de plus manifeste que la vie.

Christophe CERVELLON
ancien élève de l'ENS,
professeur agrégé de philosophie en classes préparatoires
à l'IPESUP

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.